

Res 50217/4

FRAGMENT

SUR L'AMITIÉ,

TRADUIT DU CARAÏBE;

PAR M. DE CASTET LA BOULBÈNE,

AIDE-DE-CAMP DE M. LE GÉNÉRAL FERRAND, COMMANDANT EN CHEF

A SAINT-DOMINGUE.



A PARIS,

CHEZ ÉLOY JOHANNEAU, PALAIS DU TRIBUNAT,

GALERIES DE BOIS, No. 236.

AN XIII. — (1805.)

MANIOC.org

Université Toulouse 1 Capitole
Service Commun de la Documentation

FRAGMENT

DE LA FAMILLE

TRADUIT DE L'ARABIQUE

PAR M. DE CASSET LA DOUBLAÏE

A PARIS

A PARIS

EN VENTE CHEZ M. DE CASSET LA DOUBLAÏE

LIBRAIRE RUE DE LA HARPE

NOTE DU TRADUCTEUR.

~~~~~

LE fragment que je donne au public doit inspirer quelque intérêt, comme appartenant à la littérature d'un peuple, dont jusqu'à présent, nous ne connaissons guère que le nom.

Aussi n'est-ce pas le talent qui l'a produit, quel'on doit examiner; c'est son origine, c'est la langue dont il sort qui doit en faire tout le prix. Si dans les contrées de l'Inde ou de la Thrace, on trouvait aujourd'hui une médaille célébrant les conquêtes de Sésostris, s'embarrasserait-on si elle est bien ou mal frappée, si elle est d'or ou de bronze? Tout antiquaire n'ambitionnerait-il pas d'en enrichir son cabinet?

Depuis que Macpherson nous a initiés dans la poésie des Bardes, personne n'a offert, pour la première fois, un monument littéraire d'un peuple qui n'est plus. Il m'est flatteur, de marcher sur les traces de ce traducteur illustre.

Je me dois néanmoins la justice de dire, qu'aucun intérêt d'amour-propre ne m'a engagé à publier cette traduction; la curiosité seule me le fit d'abord entreprendre, et maintenant que j'arrive d'un pays lointain, moi, voyageur, je la remets entre les mains du public, avec le seul empressement qui me guiderait, si j'enrichissais le Jardin des plantes

d'une graine inconnue, ou le muséum d'un coquillage rare, ou d'un objet curieux d'histoire naturelle.

Cependant je dois m'attendre à beaucoup d'objections : le public savant est difficile à satisfaire. Les noms de David et de Jonathas, de Xenophon et d'Ossian, quelques termes d'arts contenus dans ce morceau original, seront autant de raisons qui élèveront bien des doutes. On dira : nous savons que les peuples de l'Amérique étaient inconnus au reste du monde, au moment où l'Europe les découvrit. D'où ce Caraïbe aurait-il donc été instruit de ce qui nous concerne ? Serait-ce par révélation ? De plus, les Caraïbes écrivaient-ils ? Connaissaient-ils l'art de transmettre sûrement à la postérité leurs actions mémorables, les opinions et les pensées de leurs grands hommes ? Si nous devons en croire nos historiens, dont quelques-uns assistèrent à la découverte, nous serons loin d'adopter de pareilles idées. Les Caraïbes étaient des peuples féroces et conquérants, qui conséquemment ne pouvaient concevoir ni produire ce fragment, qui semble annoncer une politesse et une perfection de sentiment, que sûrement des peuples antropophages n'ont pas. Donc ce fragment n'est qu'une imposture maladroite.

Je n'ai que ma bonne foi pour répondre. Peut-être si j'étais à la place du public, élève-

rais je moi-même de plus fortes objections. Mais que sont des objections en présence de la vérité? Celle ci cesserait-elle d'exister parce que les autres resteraient sans réponse? Où est toutefois l'impossibilité, que notre Caraïbe ait connu les noms déjà cités? Ne dit-on pas, que l'Europe a communiqué avec l'Amérique avant Christophe Colomb? Ne parle-t-on pas, d'un Godwin, prince de Galles ou de Cornouailles, qui vers le neuvième siècle fut s'y établir avec plusieurs de ses sujets? Et l'Asie, elle qui a peuplé le monde, n'y aurait-elle envoyé personne depuis la retraite des dix mille? Qui oserait assurer le contraire? D'ailleurs, les tempêtes de l'Océan n'auraient-elles pu jeter sur ces belles contrées, quelque navigateur instruit qui leur aurait dévoilé notre histoire? La Providence a tant de moyens à sa disposition pour l'instruction des peuples! Le missionnaire Gumillaz, homme accrédité et très versé dans les langues des nations qui habitent les rives de l'Orénoque, assure que parmi elles, il y a des tribus dont le langage contient beaucoup de mots hébreux, qu'elles en pratiquent certains usages distinctifs, et qu'il ne serait pas impossible qu'anciennement il n'y fût venu une colonie juive. Voilà déjà des présomptions en faveur de notre Caraïbe. Je tairai mille citations, qui toutes viendraient concourir à prouver, que dès la

plus haute antiquité, les peuples de l'Amérique ont eu des relations avec ce que nous appelons l'ancien Monde, ou en ont emporté eux-mêmes, ce que nous sommes étonnés de trouver chez eux. Au reste, je n'ai pas la présomption de vouloir convaincre sans réplique l'esprit des lecteurs; je ne cherche seulement, qu'à leur faire sentir la faiblesse de tout ce qu'on pourrait alléguer, contre l'authenticité de ce fragment.

L'objection contre l'ignorance des Caraïbes, au moment de la découverte, n'a pas plus de fondement. Qui nous a dit qu'avant ce temps, ce peuple n'avait pas existé en société stable comme les Mexicains et les Péruviens; n'avait pas eu comme eux ses annales, ses monuments, son code de lois, de religion et de morale; et qu'à la suite de quelque révolution dont il aura été la victime, il n'aura pas tout perdu, jusqu'au souvenir de sa civilisation et de sa grandeur? Pourquoi, par quelque circonstance heureuse, le manuscrit dont j'offre ici la traduction n'aurait-il pu être conservé, pour plaider en sa faveur, lorsqu'un jour les nations étrangères viendraient accuser celle-ci d'éternelle barbarie? Les habitants actuels des bords du Nil, connaissent-ils les mains qui élevèrent chez eux ces monuments admirables, vainqueurs du temps et respectés des hommes? Tous les peuples ont

eu des jours d'enfance, de gloire et de dégradation; ce sont les conditions de l'existence. L'Égypte et la Grèce en sont d'irrévocables témoignages; et nous n'attaquerions cependant point les droits qu'elles ont acquis à la célébrité; l'une, pour n'être plus l'institutrice du monde; l'autre, parce que tous les Grecs d'aujourd'hui, réunis en Académie, ne produiraient pas l'Illiade. Ne pri-  
vons donc pas les pauvres Caraïbes, de cette portion de justice que nous devons à tous les peuples.

Mais, ajoutera-t-on, la plus forte objection tournera alors contre vous. Supposons l'existence du manuscrit indubitable; comment aurez-vous pu le traduire, vous soldat, étranger à toute étude? Où en aviez-vous appris la langue? Dans les écoles où vous fûtes élevé, y avait-il des maîtres de Caraïbe? La réponse à cette objection, au premier aperçu très sérieuse, est consignée tout entière dans le Dictionnaire de la langue primitive de M. Court de Gebelin, où se trouve la racine de toutes les langues, et dans lequel j'ai trouvé, à mon grand étonnement, non seulement les mots, mais encore des phrases purement caraïbes; ce qui classe cette langue, parmi les plus nobles et les plus anciennes.

J'ajouterai seulement, pour la curiosité des lecteurs, que ce manuscrit, qui par ac-

cident n'existe plus, ce qui doit en rendre  
 la traduction plus précieuse, était tracé avec  
 du rocou sur de petites peaux très blanches  
 et très moëlleuses. Les caractères étaient un  
 mélange des anciens caractères phéniciens  
 et étrusques, et les vignettes correctement  
 formées de plusieurs figures embléma-  
 tiques. Il était renfermé dans un coffre d'A-  
 cajou, creusé par le feu; et fut trouvé,  
 il n'y a pas bien long-temps, dans le châ-  
 teau de Colomb, sur le bord de l'Ozama,  
 dans l'enceinte de la place de Santo-Do-  
 mingo. Ce fameux navigateur, à qui sans  
 doute il avait appartenu, pouvait le tenir du  
 cacique Caonabo, prince caraïbe, qui ré-  
 gnait à Saint-Domingue sur le royaume de  
 Maguana, lorsqu'il vint étonner ces insu-  
 laires de sa présence européenne.

---

## FRAGMENT SUR L'AMITIÉ,

TRADUIT DU CARAÏBE.

---

L'AMITIÉ est un trouble intérieur, un mouvement irrésistible, un sentiment d'émanation, qui produit et enfante cet intérêt extraordinaire qui nous attache à celui qui en est l'objet. Elle est cette faculté sensible qui s'élançant de la source qui la renferme, va chercher sans cesse au-dehors l'exercice de sa destination. Elle est une respiration pure et naturelle de l'âme, une vie toute particulière, qui n'a d'action que pour celui que nous avons élu pour ami. Elle est cette affection profonde et généreuse, qui nous identifie sans abstraction à ses infortunes comme à sa prospérité; à ses afflictions comme à sa joie; enfin à toutes les modifications, auxquelles il est assujetti par sa qualité d'homme. Elle nous confond, elle nous verse l'un dans l'autre, elle rassemble dans un faisceau commun d'existence, tout ce que nous avons même de plus secret; plaisirs, douleurs, richesses, pauvreté, goûts, sentiments, idées. L'amitié est dans la conformation

morale de l'homme, ce que le cœur est dans sa constitution corporelle. Comme lui toujours agissante, elle donne, reçoit, et renvoie tour à tour, un principe toujours vivifiant. Elle a les mêmes mouvements, les mêmes pulsations. Plus forte que tous les ressorts infinis qui nous meuvent, mais dont le moindre empêchement détourne l'effet ou le détruit; l'amitié, victorieuse de tout, nous tient inviolablement dans la direction qu'elle a une fois imprimée; et cela, sans tyrannie, sans autre acte de pouvoir, que celui qui nous lie au bonheur, cette naturelle et invariable loi de tout être. On a beau la vouloir tourmenter, la gêner dans son cours, nulle force ne la comprime, nul obstacle ne la retient; elle déborde plus rapide que jamais, vers la pente qu'elle s'est choisie. Après l'amour de celui par qui tout est, l'amitié est le plus pur et le plus grand de tous les rapports humains.

L'amitié a une sainte et merveilleuse origine. Ainsi que toutes les vertus, elle a sa source dans le ciel. Des mains de Dieu, elle a passé au cœur de l'homme, de l'homme qui l'a reçue avec ravissement, et dont elle est devenue le consolateur et l'indispensable compagne. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, elle remplit avec lui ce fugitif et tumultueux intervalle. Elle joue sur son berceau, faible et enfant comme lui; elle partage la fougue et les dangers de sa jeunesse

effervescente; elle l'assiste dans les travaux et les chagrins de l'âge mûr; elle le soutient dans l'éroulement successif de la vieillesse, dans l'infirme défaillance de la caducité. Fidèle à toute épreuve, elle le pleure encore sur son tombeau..... et même au delà du tombeau.

L'amitié de l'enfance est douce et naïve comme elle. Sans force encore, elle ne sèche point les pleurs, mais elle les partage. Elle n'a pas un sentiment qui ne soit parfaite candeur. Voyez ce petit enfant au milieu de ses petits compagnons; on croit deviner en lui une ressemblance, et cependant il n'en a point encore, tant il est jeune, et tant ses traits sont légèrement dessinés. Il s'exerce avec eux sur la pelouse unie. Suivez-le attentivement parmi ce charmant essaim. Homme en miniature, il les aime tous comme nécessaires à son amusement. Il court avec les uns, il conteste avec les autres, il attaque ceux-ci, il fait une malice à ceux-là, et longuement s'applaudit de ses innocentes folies, en en méditant de nouvelles. Mais tout à coup, se présente celui pour qui son cœur s'est déclaré depuis deux jours, deux heures, deux moments; il s'arrête, son jeune sein a déjà palpité, sa petite bouche a souri; il n'y tient plus, il devient bruyant de plaisir et de joie. Pour celui-ci ne sont pas ses niches ni ses coups, mais bien ses fruits et ses bonbons.

Il le distingue seul entre tous, il se retire et l'emmené avec lui, comme s'il voulait jouir en paix de l'amitié. Ami sans réserve, il n'a pour lui rien de caché. Il n'a point encore, il est vrai, de grands projets à lui communiquer, d'importants secrets à lui découvrir; mais il a les moyens de lui prouver sa confiance; et pour cela, joujoux, hochets, tout ce qu'il possède, est religieusement apporté, tout s'étend devant lui avec abondance et fracas. Il l'invite à les toucher, à en jouer, il peut même en prendre sa part; et en cela aucun orgueil, aucun sentiment condamnable; car si les autres, séduits, courent en foule pour partager seulement la vue de ces trésors; aussitôt il marche à leur rencontre, il s'oppose à leurs désirs, il crie, il menace, il tempête; et triomphant dans l'amitié, il revient, à leurs yeux, départir de nouvelles largesses à son aimable favori.

Ainsi ont commencé leurs premiers jours, et leur cœur, à peine animé, respire déjà l'amitié. Eux dont les idées sont si faibles, si confuses, ont cependant discerné sa sainteté, sa puissance; eux dont toutes les sensations ne sont que comme autant d'imperceptibles vapeurs, ont cependant senti et recueilli la plus exquise et la plus parfaite de toutes; eux enfin dont les goûts sont si changeants et si divers, n'ont pas même fait soupçonner la moindre inconstance.

pour elle. Ils l'ont trouvée si naturelle; ils n'en ont point bégayé les sentiments; ils en ont parlé le langage avec une bouche toute franche et ingénue. Unis jusqu'à n'être plus qu'un, ces premières sorties, ces courses, ces premiers exploits de la pétulante enfance, ils les ont conçus et exécutés de moitié; et leur faiblesse réunie s'est étonnée de leur audace. Aussi, chacun fier du renfort dont il dispose, a enfanté de plus hardis projets, et n'a point craint de défection; et soit qu'il ait conspiré contre un nid hautement perché, ou contre le verger du fermier vigilant; partout il a trouvé un compagnon hardi, une sentinelle alerte et courageuse, qui lui a assuré le succès de l'une et l'autre entreprise.

L'adolescence, cet âge brillant, cette première fleur de l'homme, si heureusement nuancée entre l'enfance et la virilité, obtient des sentiments proportionnés aux développements qui l'ont rendue si remarquable. A mesure que l'enfance disparaît, que tout s'apprête à devenir homme; une amitié plus parfaite s'allume dans ces jeunes cœurs. Par elle, sans soins, sans travail, et presque à leur insu, ce tendre essaim s'est déjà divisé deux à deux, tant est facile le charme avec lequel elle opère. Chacun ne marche plus qu'avec son compagnon avoué; tous deux n'ont déjà plus qu'une volonté, un désir, une fortune. C'est

principalement dans ces jeux fondés sur tous les sentiments de la gloire, que l'amitié paraît dans tout son éclat, où souvent elle naît de l'estime et de l'admiration réciproque. Car le tribut le plus naturel et le plus facile, en ce qu'il est le plus juste, que nous nous imposons toujours nous-mêmes, et que nous payons volontiers; c'est l'admiration qui est due aux entreprises hardies, à l'exécution des choses grandes et mémorables, qui ne peuvent être que le fruit d'une haute capacité et d'une singulière vertu. Or cette admiration bien considérée, est une sorte d'amitié tempérée de respect, qui nous attache fortement à celui qui l'a inspirée, qui nous porte à nous élever nous-mêmes, et qui nous fait désirer avec lui une communication plus ou moins intime. Ainsi s'explique le mouvement, qui porte vers un grand homme l'affluence de ses contemporains; et si, dans ce rapprochement si beau, il s'y trouve des âmes brûlantes qui s'aperçoivent, elles volent l'une vers l'autre, et comme celles de David et de Jonathas, elles s'unissent étroitement. L'adolescence, dont les jeux et les sentiments ne sont que le prélude d'un temps qui va venir, a aussi son amour de la gloire et sa manière de justice, plus exacte peut-être et plus désintéressée que celle de l'homme accompli. Quoique ses commencements soient si faibles, tout ce qui doit succéder y est ce-

pendant compris; tout est là, dans des proportions très raccourcies, il est vrai, mais entières, et contenues dans une enveloppe qui s'ouvrant par degrés, laisse enfin échapper son fruit, comme celui qui naît de la fleur du printemps, qui en est la merveilleuse et sensible image. Comme cet âge abondant et plein de feu, n'épanche ses passions que par torrents; et que ses sens impatientes, pleins d'une agitation violente, s'exercent dans un continuel mouvement; c'est aussi dans ce mouvement qu'il faut saisir la véritable expression de leurs sentiments, et principalement celui de l'amitié. Le moment est propice: approchons-nous de cette bruyante multitude, qui se groupe sur ce terrain, qui va devenir pour les uns un théâtre de gloire, pour les autres un lieu de confusion. Voyez-les se préparer à ces luttes de force et d'adresse, dépouiller leurs habits et se défier mutuellement. Voyez comme l'ami est auprès de l'ami; comme il s'empresse à contribuer lui-même à tout ce qui va s'accomplir! Ses mains officieuses relèvent en tresses serrées ces longs cheveux nuisibles dans le combat; il lui murmure de salutaires conseils; il lui révèle le côté faible de l'adversaire, par où il peut plus avantageusement l'attaquer; et comme toute action humaine, quelque noble qu'elle soit, porte le caractère fragile de sa source, ils conviennent d'un signe qui, fait à propos,

doit lui assurer la victoire. Rien par lui n'est oublié; et cependant les mêmes soins sont prodigués à son rival, et une protection muette les environne, comme ces mines et contre-mines qui entourent une place assiégée. Ainsi celui qui seulement est spectateur, est peut-être plus agissant, plus attentif que celui même qui est aux prises. Comme ils ont une réputation qui leur est commune, la gloire qui en résulte les intéresse également; c'est un trésor auquel ils ajoutent sans cesse. Émules, compagnons, associés, chacun se réjouit des succès de son ami, chacun s'afflige des échecs passagers que son amour-propre rencontre. Tel est l'ouvrage de l'amitié; et il n'est pas un instant de leur vie, pas une occupation de leur esprit, pas un geste de leur corps, où ce sentiment profond n'agisse et ne se peigne avec énergie.

S'agit-il de disputer de vitesse? Voyez-les se diviser aussitôt en deux partis différents, et mettre entre eux une vaste carrière. Le sort qui les a partagés n'a pu diviser l'amitié. L'ami est avec l'ami, et cette ligue incorruptible enfantera des merveilles. Ils commencent ces courses où mêlés, poursuivants et poursuivis, ils emploient tour à tour la ruse, la témérité, la vigueur, la souplesse, pour joindre un adversaire qui a porté le défi, pour éviter celui qui vient le secourir, pour faire un captif ou pour en délivrer un. Ils par-

tent, ils courent, ils arrivent comme l'éclair, l'espace disparaît sous leurs pas rapides. Cette immense prairie franchie dans un instant, est foulée et refoulée comme par des vents contraires sur toute sa surface. Jamais le champ de bataille n'est vide; un champion rentre-t-il, un autre part et lui succède. On ne voit qu'activité, intérêt, émulation. Des cris de joie, de crainte, d'espérance, sont entendus de toutes parts; et selon les coups de la fortune, de longs applaudissements, et de sourds murmures, s'élèvent à la fois dans les deux camps opposés. Oh! comme l'amitié est ici empressée, courageuse, vigilante! Comme elle y témoigne puissamment les effets de sa sollicitude! Que de vœux elle fait, que de craintes la tourmentent, que de fatigues elle s'impose! Chacun suit d'un œil inquiet, l'ami qui l'intéresse; il lui fait entendre sa voix, et sa voix le ranime. Le voit-il trop fortement pressé? rapide comme la flèche ailée, il part, et frappe celui qui déjà souriait sur sa prochaine conquête. Il ramène plein de joie, l'ami reconnaissant; et le moment d'après, il en est délivré à son tour. A chaque instant, leur amitié paraît sous des formes nouvelles; elle agit par un dévouement sans interruption; et leurs membres tombent de lassitude, que l'amitié toujours infatigable, veille et protège aussi activement que jamais.

Elle ne les quitte pas un instant. Toujours facile et complaisante , variée comme leurs humeurs , de leurs jeux elle passe dans leurs entretiens. S'ils aiment à venir fatiguer leurs corps dans les exercices de la foule , ils aiment bien plus le moment , où ils vont se délasser dans les conversations privées de l'amitié. Là , soit qu'ils y portent un cœur enorgueilli , ou qu'ils y baissent un front humilié ; discourant à eux seuls vainqueurs ou vaincus , sur leurs triomphes ou sur leurs défaites ; amertume ou délire , tout se partage entr'eux par égales mesures. Ils se louent , ils s'excitent , ils se consolent , et tout sert à augmenter leurs mutuelles affections , à fortifier le charmant lien qui les serre. Tout en eux , hors d'eux , autour d'eux , n'est qu'union et amitié. Une confiance jamais trompée , une assistance prompte comme le désir qui la réclame , voilà les signes sans cesse renaissans de leur fidélité ; ne pouvoir faillir l'un à l'autre , c'est là leur plus chère , leur plus douce , leur plus positive pensée.

Que les hommes seraient heureux , s'ils possédaient dans leur maturité , les mêmes qualités de leur jeune âge , accrues et consolidées dans le même degré de force que leur esprit et que leur corps ! Pourquoi ne sont-ils plus les mêmes êtres , développés dans une plus grande vertu ? Serait-il donc impossible de les voir ainsi ? Y aurait-il autre difficulté qu'à les laisser

grandir par le temps dans les mêmes attitudes ? Mais l'éducation, mais l'égoïsme, cette science pratique du monde, tout s'empresse à venir contrarier les naturelles institutions, à nous rendre étrangers à tout ce qui nous était cher ; tout contribue à nous transporter hors de nous-mêmes, au moment où nous aurions le plus besoin d'y rester. Aussi la sensibilité, la tendresse, le souvenir de nos premiers attachements, tout s'efface, tout disparaît, l'endurcissement succède..... Adieu bonheur, adieu douces impressions, adieu charme d'une ravissante amitié..... Nous quittons tout pour des chimères.

Les premiers jours de la virilité, cet âge heureux de force et de puissance, où le frein de l'éducation disparaît, où la liberté devient compagne de la volonté ; cette époque toujours désirée et toujours regrettée de la vie, est celle qui contient le plus de cette chaleur primitive qui s'allume dans le cœur, dans l'imagination, qui gagne comme un incendie, et qui s'échappe par tous les pores. C'est là, le véritable moment du règne impérieux des facultés aimantes. Aussi tout sentiment devient-il alors excessif, et l'amitié de cet âge est brûlante. Heureuse alors, si mariée à une amitié plus grave et plus sévère, elle trouve, dans cette heureuse possession, le complément de l'expérience qui lui manque ! Car l'imprudente jeunesse

ferme les yeux en traversant les écueils de la vie, trompée par les conseils de la folie, qui pour mieux s'emparer d'elle, l'enivre jusqu'au délire de prestiges et d'illusions. Qu'elle ne quitte point en ce moment la main exercée qui la guide; qu'elle s'attache plus fortement au contraire à son habile conducteur; et la sage amitié la sauvera de cette ligue de dangers qui s'avancent en foule, et qui déjà creusent, empressés autour d'elle, les abîmes sans fonds où ils brûlent de l'engloutir. Quoi qu'il arrive, le repentir ne naîtra jamais d'une telle confiance; car si le jeune infortuné séduit, vainement prévenu par elle, s'abandonne et disparaît; à la suite du naufrage certain qui le jette brisé sur le rivage, il s'y retrouve encore entre les bras de l'amitié, qui le recueille sur des bords qui virent tant de débris, tant de malheurs, tant de désastres. Sensible alors au souvenir de ses erreurs, il renaît à la voix qui lui dit avec tendresse: « Infor-  
 » tuné, console-toi, prends courage, repents-toi seu-  
 » lement, la force qui te manque est ici. L'amitié ne  
 » t'a pas quitté un instant. Dans l'orage puissant qui  
 » t'a assailli, et dont les tourbillons rapides t'empor-  
 » taient comme une ombre légère; combien de fois  
 » elle a voulu te sauver de sa fureur? Mais toi-même,  
 » complice de sa rage, tu détournais les bras qui te  
 » voulaient secourir, et tu rendais vains les efforts

» qui s'opposaient à ta ruine. Elle t'a constamment  
 » suivi dans les torrents qui t'entraînaient, dans les  
 » précipices où tu t'abîmais ; partout elle cherchait à  
 » t'arrêter , mais tu lui échappais sans cesse , et tu  
 » fuyais toujours devant elle. Sans cesse elle t'appe-  
 » lait, et si tu ne l'as pas entendue , c'est parce que  
 » les plaisirs effrénés t'assourdissaient de leur bruit  
 » imposteur. Te voilà enfin, inconsolable de ta chute,  
 » mais confirmé dans le désir de la vertu ; sois désor-  
 » mais en méfiance de toi-même , impose un frein  
 » sévère à ton cœur , réprime ses fougues indiscrettes ,  
 » sois surtout fidèle et confiant dans l'amitié ; et le  
 » calme, doux fruit de la sagesse, t'enrichira de ce  
 » bonheur que les passions tumultueuses enlevèrent  
 » toujours, et ne purent rendre jamais. Courage, mon  
 » jeune ami, encore une résolution , encore un effort  
 » sur toi-même, et le danger est déjà loin derrière  
 » toi. »

Mais hâtons-nous de considérer ce sentiment sublime, dans ceux en qui elle règne, au moment où la nature est arrivée à son dernier développement. Ils ont déjà franchi cet intervalle mouvant, domaine de toutes les passions ; et maintenant ils ont posé le pied sur un terrain solide, où tout se présente à eux sous leur véritable aspect. Ils sont entrés dans les devoirs de la vie, et les plaisirs turbulents du

jeune âge, se sont évanouis derrière eux ainsi qu'un bruit léger. Jeunes pourtant ils se trouvent hommes, et leur âme commence à s'attribuer le mouvement, qui jusqu'ici, avait appartenu à leur corps. Ils s'occupent, ils pensent, ils méditent. Ils veulent être bons. Ils séparent le mal et le bien; l'amitié ne les quitte plus; elle les encourage, les dirige, les éclaire; elle suffit à tout; dans leurs travaux elle est leur guide, dans leurs succès leur récompense. Elle les embrasse dans tout leur être; elle y combine ses ressorts avec ceux de tous les beaux sentiments que cet âge nourrit; et par cette combinaison, ils sont subitement élevés au sommet de toute grandeur. L'amitié n'est donc plus seulement ce mouvement tendre, qui s'abandonnant à sa nature, ne cherchait qu'à se satisfaire. Aggrandie dans la proportion de l'ensemble auquel elle appartient, elle s'est élevée comme lui, en force et en véritable beauté; et comme l'homme est enfin accompli, elle aussi a acquis toute sa perfection. Entière; et dans sa maturité, elle cherche maintenant à se connaître elle-même. Elle a porté ses regards et ses pensées sur ses plus austères devoirs, sur ses plus intimes rapports. Elle a compris la sainteté des uns, l'étendue et l'importance des autres. Elle a tout souscrit avec épanchement, respect, sincérité. C'est aussi dès ce moment qu'elle est pleine et parfaite; qu'elle s'est élevée

à la noblesse de ceux qui la professent. Consolidée par le temps, l'amitié a changé de caractère; elle s'est transformée en nœud sacré qui unit pour toujours; elle est devenue un pacte solennel; et désormais elle sera une alliance inviolable et toujours nouvelle, entre l'homme et l'homme.

Cette incomparable vertu se plie à tous les âges, à tous les temps, à tous les lieux; elle revêt tous les caractères; car les vertus de l'amitié ne se bornent point à des soins faciles, délicats, compatissants; à elle appartiennent aussi tous les sentiments héroïques, et elle les porte jusqu'à l'excès. Elle vit dans les camps comme dans les cités, dans les hazards des combats comme dans les travaux de la campagne. Paisible dans les champs, riante dans les villes, elle devient fière et superbe sous les pavillons de la guerre. Mais fière avec grandeur, elle fait régner la générosité là, où sans elle, tout serait farouche et barbare. Elle qui ne respire et qui ne donne que bonheur, fait aussi respirer le sein de nos guerriers. C'est elle qui les presse d'aimer le devoir, la patrie et la gloire. Quand cette patrie, chérie de tous, les appelle à son secours, ils viennent armés de fer, et palpitants de courage. Parés de force et de valeur, ils serrent leurs rangs autour d'elle, et l'amitié paraît au milieu d'eux ainsi qu'une puissante compagne. Magnanime amitié!

Ah ! c'est ici que vous avez un grand éclat ! Vous venez au milieu de ces hommes courroucés, non pas pour les exciter à ce désir brutal du carnage, mais pour répandre vos douceurs sur leur belliqueuse ivresse, et tempérer par elles leurs redoutables transports. A ceux qui ne craignent rien pour eux-mêmes, vous inspirez une crainte commune, celle qui concerne les jours d'un ami ; vous leur faites entendre une voix secrète qui les attendrit, et qui les sollicite de n'être point inflexibles. Au moment où toutes les fureurs vont s'exercer, où le sang va couler avec rage ; au moment où le guerrier semble devoir s'oublier dans des sentiments féroces, vous saisissez le plus sûr moyen d'adoucir son humeur sauvage. Vous le placez auprès de son ami, et son cœur à la fois, menace et sourit. Vous les remplissez tous deux de la vertu des héros. Ils s'applaudissent en voyant leur mâle assurance. Tout les invite : ces enseignes qu'on déploie, ces phalanges qui s'ébranlent, ces chants, ce tumulte, ces cris, cortège de la mort qui s'agite. Ils tressaillent d'audace et de joie. D'un œil ravi ils mesurent l'espace ; d'un pas égal ils marchent vers l'honneur. Ils tirent, ils unissent leurs formidables épées. Ils disent : « allons ; le signal est donné, il faut combattre et vaincre : » et les intérêts de la patrie, la soif de la renommée, l'approbation de l'amitié les a

précipités vers la gloire. Maintenant ils ont fait l'essai de leurs bras ; les premiers coups sont portés ; ils avancent toujours et frappent ensemble. Un feu soudain s'est allumé dans leurs cœurs, ils s'en renvoient les étincelles. Ils sont comme deux nuées orageuses, traversant un sombre horizon, et s'éclairant par intervalles des feux que leurs flancs recèlent. Ils s'enfoncent dans le péril, ils s'obstinent contre les obstacles, ils se plaisent dans la résistance ; ils se devancent, ils se dérobent le danger ; ils vont cueillir des palmes éternelles, jusque sous les ailes de la mort. Lignes foudroyantes, tonnez ; armes meurtrières, frappez ; multipliez-vous autour d'eux, terribles signes des batailles ; rien ne peut arrêter leur généreux élan. Le trépas les suit, la terreur les devance, tout tombe ou disparaît ; ils s'ouvrent vers la victoire la plus éclatante carrière. Tout a cédé, ils arrivent, ils sont proclamés vainqueurs. Aussi leur nom ne périra jamais ; il sera consacré parmi les noms illustres ; il deviendra un symbole d'honneur, et on l'entendra souvent retentir dans les hymnes des armées victorieuses. Il se conservera d'âge en âge dans le souvenir des guerriers. Voyez, diront-ils ; ils furent comme les amis d'Ossian, leurs batailles furent célèbres, et leur amitié fut forte comme l'acier de leur armure ; ils furent comme les amis de Xénophon, ils moururent irré-

prochables dans la guerre et dans l'amitié. Un impérissable laurier couronna leur tête intrépide.

Et ils ne borneront point là, les sentimens qui les unissent. Que victime des fléaux qui désolent le monde, l'un des deux soit précipité dans l'adversité; que rejeté de tous, il soit cruellement traîné d'infortune en infortune; qu'il soit en proie à l'injustice et à la fureur des partis; que pour comble de tous les maux, le plus déplorable de tous lui soit même infligé, qu'il soit banni de sa patrie; et que par suite de la barbarie des temps, ce soit un crime digne de mort que de chercher à adoucir de si terribles catastrophes; tout se taira; familles, parents, concitoyens, tous l'abandonneront à sa misère et à son désespoir, tant les âmes seront comprimées par l'épouvante du supplice. Mais celle qui est inaccessible à la crainte, l'amitié seule osera se montrer; et ni la terreur qui règne, ni l'opinion qui condamne, ni les sanglantes lois qui punissent, ne seront que d'inutiles barrières à son héroïque empressement. Rien ne pourra l'empêcher de se parer de son zèle. L'amitié sera comme un allié indomptable, d'autant plus fidèle que les périls sont plus grands; d'autant plus généreux, que les besoins sont plus multipliés.

Quel ami tranquille dans le foyer de ses pères, pourrait jouir sans crime des délices de l'abondance

et de la paix ; tandis que son compagnon proscrit, errant de contrées en contrées, succomberait à chaque pas sous l'immense fardeau de ses peines ! Quel ami ne serait point ému à un si terrible spectacle ? Quel ami serait muet devant une telle rigueur ?

Mais si l'amitié prospère unie à l'amitié souffrante, est digne de louange et d'envie ; combien plus respectable encore est celle qui règne entre deux amis également malheureux ? Quoi de plus admirable, que deux êtres à la fois livrés à tout ce que la vie peut contenir d'amer, de déchirant, de lamentable ; oublier chacun ses propres douleurs, pour ne s'occuper que de celles que d'autres estimeraient étrangères ; s'empresser de calmer ce qu'elles ont de plus aigu, se prêter un secours réciproque, se réfugier l'un dans l'autre, marcher ensemble, s'opposer de concert ; et dans les fréquents accès de leur longue lassitude, s'appuyer chacun tour à tour sur leur commune vertu. Étroitement unis, ils en résistent mieux au choc continuel de l'infortune. Fut-il jamais une lutte semblable ? Y eut-il jamais de plus pénibles efforts ? Voyez avec quel acharnement le sort cruel les attaque ? Encore si c'était avec ces armes généreuses, qui honorent aux yeux du monde en même temps qu'elles blessent ! Mais non, il les combat avec toutes celles de l'humiliation, les plus cruelles et les plus redoutables. Ils n'ont pas même pour soulagement,

cette considération publique que l'homme injuste n'accorde qu'au malheur célèbre. Cependant, avec quel succès ils résistent ? Rien ne les ébranle, rien ne les surprend. Quelle que soit l'âpreté des maux qu'ils endurent, ils se soumettent et se résignent. Anéantis par degrés, leur courage tout entier se retranche toujours dans ce peu qui leur reste ; et là, vient opposer de nouveau une impassible fermeté. Continuez, hommes de force et de courage, certes l'amitié a vaincu, votre constance a lassé le sort. Jouissez de votre triomphe, félicitez-vous de votre puissance ; vous venez de prouver, que rien ne peut ébranler celle dont le ciment est l'amitié. Vous êtes aujourd'hui plus forts que tous les maux réunis de la terre ; et vous vous riez de la fortune et de ses caprices vains, maintenant que vous avez une égide éprouvée, soit contre ses faveurs, soit contre ses disgrâces.

Et ce bien, ce bien si doux ne les quittera jamais ; ils le posséderont jusqu'à leur dernière heure. Ils en seront accompagnés jusques sur les limites de la vie ; et là, il les aidera à descendre avec courage dans cette commune et sombre demeure de la terre, qui déjà ne leur doit plus qu'un tombeau.

O amour ! où sont tes délices, où sont tes prodiges, tes charmes, tes privilèges, que tu puisses comparer à ceux-ci ? Où sont les cœurs que tu aies

ainsi réunis dans une invariable constance ? Montre nous le bonheur que tu donnes , que le temps rende ainsi plus solide et plus parfait ; toi , dont les seuls plaisirs sont la trahison , et la plus sainte loi le parjure ; qui ne parais que pour blesser , et qui cruellement ingrat , livres à d'éternelles supplices , les victimes enivrées qui d'elles-mêmes s'offrent à tes autels. Heureux sont ceux qui te fuient , qui détournent la tête à tes amorces enchanteresses. Ton regard seul est un poison , chacun de tes gestes un piège. Combien de fois , pour mieux assurer ta conquête , as-tu emprunté les traits de l'amitié céleste ; la nommant ta sœur , réclamant le même père , et promettant des biens plus abondants , plus tendres , plus doux ; toi , dont les jouissances laissent souvent tant de regrets ! Tu attires par tes mensonges la foule des cœurs inexpérimentés , et tu te joues méchant de leur innocence crédule. Imposteur ! c'est ainsi que tu nous séduis par tes plaisirs passagers , comme les charmes par lesquels tu subjuges. Quelques raisons que tu allègues , va , l'amitié ne t'est pas connue ; non , tu n'en es pas le frère ; tu n'as pas même avec elle un seul trait ressemblant. Combien simples seraient ceux qui pourraient s'y méprendre ! Comme les tiens , ses plaisirs ne sont pas des tourmens , ses transports ne sont pas des frissons : tu es une flamme qui éblouit , elle est une lumière assurée ; tu es un feu rapide et

fuyant qui dévore, elle est une chaleur constante qui nourrit.

Ce n'est pas cependant qu'elle n'ait aussi ses amertumes. Susceptible à l'excès, une simple appréhension la blesse quelquefois d'une manière profonde. Affligée, elle peut alors se renfermer un instant; mais elle reparait bientôt, et plus confiante et plus belle. Quelle amitié fut toujours sans nuage! Quel cœur fut toujours sans soupçon? Qui a pu jouir d'un bonheur si grand, sans au moins quelques légères traverses? Y a-t-il quelque chose au monde qui soit sans vicissitudes? La terre même n'est pas assise sur d'inébranlables fondements. Nulle union si parfaite, qui ne se ressente par moments de notre condition misérablement déchue. Qui, jusqu'ici, a pu s'affranchir de ces émanations brusques et irréfléchies de notre caractère, qui n'ont en elles que déraison, que versatilité? Nous tournons bien contre nous-mêmes notre propre emportement; cependant la réconciliation n'est pas alors difficile; et notre ami, est-ce autre chose que nous-mêmes?

Heureux celui qui désire un ami et qui le trouve; certes il a désiré et trouvé un grand bien. Malheureux celui qui n'a pas le même désir, parce que son cœur est mort ou bien stérile. L'un, animé d'un sentiment divin, jouit d'un ravissement calme et continu, signe certain d'un plaisir pur, car l'amitié est une volupté

de vertu ; l'autre , abandonné à lui-même , n'a que privations et que dégoûts ; il s'attriste souvent sans savoir d'où vient sa tristesse ; il a un désir secret , sans s'apercevoir qu'il est seul ; il se voit se flétrir par degrés , il tombe pour toujours dans une entière sécheresse. Connaître l'amitié , c'est donc posséder le bonheur ; professer l'amitié , c'est avoir prouvé une grande perfection de l'âme.

L'homme est donc heureux , ô amitié , aussitôt qu'il vous connaît ! Il acquiert toute son excellence , dès qu'il vous ressent en lui-même ! Vous êtes une source commune , où tous peuvent puiser sans cesse un intarissable bonheur. Aucun par vous n'est méprisé ; vous êtes pour tous une sœur empressée et laborieuse , qui au besoin portez tous les secours que votre tendresse peut rassembler , et qui les prodiguez sans mesure. Non seulement vous donnez la félicité , mais encore vous répandez une gloire immortelle sur tous vos zélateurs. Amitié ! nom saint et puissant ; qui pourra dire tout ce que vous êtes , qui pourra donner votre juste mesure ? Quels trésors ne renfermez-vous pas ? Quelle vertu n'avez-vous point fait naître ? Quels miracles n'avez-vous point produits ? Pour vous , rien n'est obstacle ; partout vous vous expliquez par des prodiges ; vous parcourez la terre , vous franchissez les mers , vous vous précipitez dans les dangers ; et la mort et les supplices , la mort si

redoutable ; les supplices si effrayants , ne sont pour vous qu'une apparence vaine , que des objets sans réalité. Vous êtes un mouvement céleste. Votre nom est plus doux que celui de la paix. Soyez donc toujours respectée , toujours aimée , toujours désirée. Croissez , répandez-vous parmi les hommes , et déposez en eux l'amour constant de la vertu , comme cette fertilité que des fleuves bienfaisants déposent sur les heureuses terres qu'ils visitent. Que tout cœur soit ennobli de votre empreinte. Unissez à jamais entr'elles les familles , les provinces , les nations. Planez sur les trônes , prévalez dans les conseils , asseyez-vous parmi les juges , marchez avec les armées , régnez partout où il existe un cœur d'homme ; voilà votre domaine , le lieu de votre haute domination. Jetez un immense lien autour de tout ce qui respire ; établissez un nœud solide qu'aucune dissension ne puisse plus briser. Venez , hâtez-vous , descendez parmi les peuples ; venez consolider à jamais leur bonheur. A votre nom , que toute inimitié cesse , que tout ressentiment s'efface , que toute haine soit abolie ; soyez comme un vent de l'aquilon qui le matin , précipite sous l'horizon les brouillards épais de la nuit qui voulaient envahir le jour ; soyez pour nous , comme un rayon brûlant d'une nouvelle aurore , et comme une harmonie puissante qui soumet tout à ses accords.